

Rhône, de Lyon jusqu'à Arles, où la comtesse devait rejoindre son mari. « Je vois, dit-elle, ce carrosse qui  
« avance toujours et qui n'approchera jamais de moi ;  
« je suis toujours dans les grands chemins ; il me semble  
« même que j'ai quelquefois peur qu'il ne verse ; les pluies  
« qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir. Le  
« Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant  
« les yeux ; je sais tous les soirs où vous couchez ; vous  
« êtes ce soir à Nevers, et vous serez dimanche à Lyon, où  
« vous recevrez cette lettre. » « Mandez-moi bien comme  
« vous conduirez votre barque. Hélas ! elle m'est chère et  
« précieuse cette petite barque que le Rhône m'emporte si  
« cruellement. » « L'impatience que j'ai d'avoir de vos  
« nouvelles de Roanne, de Lyon et de votre embarquement  
« n'est pas médiocre ; et si vous avez descendu au Pont et  
« de votre arrivée à Arles, et comme vous avez trouvé ce  
« furieux Rhône en comparaison de notre pauvre Loire. »

En réponse aux nouvelles qu'elle reçoit de Lyon, M<sup>me</sup> de Sévigné écrit à sa fille, le 25 février, à propos de la traversée de la montagne de Tarare : « Je ne suis pas encore à  
« l'épreuve de tout ce que vous me mandez. J'ai transi de  
« vous voir passer la nuit cette montagne que l'on ne  
« passe jamais qu'entre deux soleils et en litière. Je ne  
« m'étonne pas, ma chère, si vos parties nobles ont été  
« culbutées. M. de Coulanges avait mandé au secré-  
« taire de M. du Gué que l'on envoyât une litière à  
« Roanne. Si vous aviez écrit un mot du jour que vous  
« croyez arriver, vous l'auriez trouvée infailliblement.  
« Jamais personne commé vous ne s'est conduite comme  
« vous avez fait, et jamais aussi on n'a laissé mourir de  
« faim une pauvre femme. La prévoyance de la fourmi  
« nous apprend qu'il faut faire des provisions où l'on en